

Le père réel

Avant de commencer à parler de mon sujet proprement dit, je voudrais commenter un peu le titre de ces journées.

Pourquoi l'Œdipisme est-il toujours d'actualité? Ce titre n'est pas neutre. On aurait pu par exemple demander d'abord si l'Œdipisme est encore d'actualité.

Les responsables de cette journée ont préféré marquer que pour eux, eh bien, il est de fait d'actualité. Ils ont donc préféré nous inviter à donner nos arguments pour soutenir cette thèse.

Ceci dit le fait même de poser cette question, même sous cette forme indique que l'on pourrait en douter.

À quel titre? À quel titre l'Œdipisme pourrait-il être devenu inactuel? Il me semble qu'en fait cette question, dans le texte annonce lui-même, a deux versants, deux versants qu'il ne faut pas confondre.

Une des deux faces de notre questionnement concerne ce que vous désignez comme la famille d'aujourd'hui. Est-ce que cette famille relève encore d'une analyse centrée sur l'Œdipe? Ou bien a-t-elle subi des modifications tellement importantes que d'autres références seraient plus éclairantes?

Mais bien sûr, dès lors que nous nous référons à Lacan, nous sommes conduit à d'aut-

res interrogations, peut-être préalables

Ces interrogations, elles portent sur la pertinence de la théorie Œdipienne elle-même. Lacan on vous l'a dit, l'a profondément remaniée. Jusqu'où va ce remaniement?

Lacan vous le savez, a amené un point de vue plus structural que Freud. Plutôt qu'au petit théâtre des relations de l'enfant avec son entourage, plutôt qu'à l'amour pour la mère et à la jalousie envers le père, il s'est intéressé à la fonction paternelle et à ses incidences pour le sujet humain.

De là son élaboration, par exemple, de la question du Nom-du-Père, ou du père symbolique auquel il faut rajouter, nous le verrons, le père imaginaire et le père réel

Dès lors si l'on pense que tout cela, toute cette élaboration de Lacan est finalement assez éloigné de ce que nous entendons ordinairement par « Œdipe » est-ce qu'on ne peut pas dire qu'à partir de Lacan la théorie de l'Œdipe est une partie un peu vieillie, un peu inactuelle de la théorie psychanalytique elle-même? Voici donc, à mon sens, la double problématique qui est la nôtre aujourd'hui.

Que le pater familias perde un peu de son importance pourquoi pas.

Mais si le signifiant phallique est forclos, c'est beaucoup plus problématique...

Maintenant de quelle façon est-ce que je me propose d'intervenir pour contribuer à cette journée d'études.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je vais vous raconter une anecdote. Je la tiens d'une collègue brésilienne, qui travaille à Porto Allègre. Vous verrez que cette petite histoire peut servir à indiquer un pont entre les deux faces de notre questionnement

Il s'agit d'une maîtresse d'école qui interroge ses jeunes élèves, sans doute pour les faire travailler sur le vocabulaire de la parenté.

Porto Allègre est une ville moderne, tout à fait semblable à nos villes européennes. On y rencontre donc ces familles d'aujourd'hui dont vous souhaitez que nous nous entretenions. Dans le quartier où enseigne cette maîtresse d'école vivent de nombreuses familles recomposées.

Invités à parler de leur père les enfants font avec soin la liste de plusieurs hommes de la génération précédente : leur géniteur, l'homme qui avant leur naissance a déjà eu des enfants avec leur mère, le compagnon actuel de leur mère. Vient le tour d'un enfant qui, on le sait, vit dans une famille plus traditionnelle.

Il prétend cependant avoir trois pères. Comment cela? Eh bien, il y a papa, il y a le Père Noël, il y a Notre Père qui êtes aux cieux.

Évidemment je ne sais rien de plus sur cette histoire. Je n'ai aucun moyen sûr pour vous confirmer que cet enfant tente ici de répondre à une interrogation, une vraie question qui est posée par ce qui se dit ce jour là sur les mutations de la famille. Mais je crois qu'il y répond à sa façon. Il fait entendre qu'il perçoit quelque chose qui est très lacanien, à savoir qu'au delà des complications éventuelles actuelles, eh bien la fonction du père elle-même est complexe.

C'est cette complexité qui amène Lacan à situer, en plus du père symbolique, le père imaginaire et le père réel.: trois pères qui renvoient ordinairement à la même personne, mais pas forcément.

Le père symbolique, nous savons évidemment ce que c'est. Pour rappeler très vite de quoi il s'agit, disons que c'est le cas que la mère fait de la parole du père. C'est l'élément tiers, le signifiant, c'est ce à quoi mère doit nécessairement se référer dans son rapport avec l'enfant. Sans cette référence tierce, l'enfant serait entièrement pris dans le désir de la mère, et ne pourrait constituer son désir propre.

Cela c'est à présent passé dans les représentations communes. Quelque chose cependant est moins bien passé, c'est que cette dimension s'articule à deux autres dimensions, celle du père imaginaire et celle du père réel. Quelle place donnons nous à ces deux instances?

Sur la première je serai très bref. Le père imaginaire, c'est au fond ce que nous connaissons le mieux, parce que nous connaissons mal le réel des personnes qui nous entourent.

Le père imaginaire, c'est celui qui peut à l'occasion effrayer l'enfant, c'est cette figure grinçante ou grimaçante que nous retrouvons

dans nombre de névroses.

Ce que Lacan souligne, mieux peut-être dans *Les formations de l'inconscient* que dans *La relation d'objet*, c'est que cette figure imaginisée du père est nécessaire.

Nécessaire à quel titre? Eh bien la mère par la place qu'elle occupe vis-à-vis de l'enfant peut lui apparaître comme toute puissante. Pour qu'elle ne reste pas dans cette position, pour que l'enfant ne s'éprouve pas comme soumis à son caprice, il faut sans doute qu'une autre puissance vienne imaginairement contrarier celle-ci.

C'est ça le père imaginaire. C'est une autre figure auquel est attribuée la puissance de limiter le pouvoir de la mère. Le père imaginaire, c'est celui qui permet que le sujet n'ait plus affaire à une mère toute, à une mère phallique.

Elle est privée du phallus, c'est-à-dire d'abord de l'usage potentiellement capricieux de son enfant. Opération donc de la privation qui requiert un père imaginaire.

Et le père réel? Eh bien a une fonction non moins importante, mais qui, me semble-t-il, a pu varier chez Lacan.

C'est ça que je vais aborder à présent, non pas par souci d'histoire des concepts, mais parce que cette variation me paraît être l'indice de questions cliniques importantes.

La thèse du séminaire sur la relation d'objet, c'est que le père réel est l'agent de la castration. La castration, c'est une opération symbolique qui humanise en quelque sorte le désir.

Du fait de la castration la sexualité n'est plus de l'ordre de l'instinct. Elle est limitée par une loi qui fait renoncer aussi bien à la mère qu'à la libre disposition de l'objet pulsionnel.

Ajoutons que l'objet de la castration est un objet imaginaire. Ce n'est bien sûr pas un objet réel, le pénis par exemple. C'est l'image d'une complétude.

L'enfant, du fait de la castration renonce à être ce qui viendrait imaginairement combler la mère. Il renonce, disons, à être le phallus de la mère.

Et puis ajoutons enfin que si le père fonctionne comme agent de la castration c'est qu'il est fondé à venir réellement en tiers. Pour emprunter à Denise Vincent le titre qu'elle a choisi pour cette après midi, c'est l'homme de la mère.

Lacan ne craint pas de dire qu'il est celui qui possède la mère. Vous voyez, ce n'est pas politiquement correct. En tout cas, le père est

celui qui a l'atout maître, disons qu'il a le phallus, et c'est parce qu'il l'a que l'enfant peut sortir de l'Œdipe avec l'assurance de pouvoir en disposer lui-même quand il sera en âge de l'avoir. Tout cela, les personnes qui ont étudié le séminaire IV sur *La Relation d'objet* le savent bien. En revanche ce sur quoi je voudrais mettre l'accent c'est une petite modification entre ce séminaire et celui de l'année suivante, le séminaire V sur *Les formations de l'inconscient*.

Si vous lisez le séminaire V vous vous apercevez que Lacan a pu y dire que l'agent de la castration c'est le père réel ou la mère réelle. Autrement dit Lacan, là, prend les choses plus au niveau de l'interdit qu'au niveau de l'intervention de l'homme de la mère. Il faut bien sûr que l'interdit soit soutenu par un sujet réel, mais peu importe que ce soit le père ou la mère.

Ça, c'est quand même très étonnant. Comment le concevoir?

Eh bien ça me paraît lié à ce que Lacan dit de la fonction du père au troisième temps de l'Œdipe. Je vous rappelle que dans le premier temps de l'Œdipe l'enfant a rapport au désir de la mère. L'instance paternelle est là mais sous forme voilée.

Dans le second temps le père apparaît comme ce qu'il y a à situer au delà de la mère. C'est là que s'origine la loi.

Mais y a un troisième temps. C'est dans ce troisième temps que le père apparaît comme celui qui a l'atout maître. C'est dans ce troisième temps qu'il apparaît comme ayant le phallus. Or ce temps, dans le séminaire V, Lacan dit qu'il succède à celui de la privation ou de la castration.

Ce temps est essentiel. C'est parce que le père l'a qu'il peut le donner symboliquement. Le garçon notamment pourra dès lors estimer avoir des titres à en faire lui-même usage. Quant à la fille, elle aura la possibilité de le recevoir d'un homme.

Mais ce que je voudrais surtout souligner, c'est que c'est un temps distinct de la castration proprement dite. Ça prend une valeur tout à fait particulière.

C'est sans doute pour préserver cette valeur particulière que Lacan dit qu'au niveau de la castration l'agent peut être la mère aussi bien que le père.

Pourquoi est ce que je souligne cette place particulière du père dans le troisième temps? Eh bien c'est parce que ça me permet de m'orienter

dans diverses questions. J'en aborderai deux. En fait je ne pourrai pas aller très loin pour les traiter. Mais je pense possible au moins de les indiquer.

La première se situe, me semble-t-il, au cœur des questions que vous posez sur l'Œdipe aujourd'hui.

Les analystes lacaniens donnent beaucoup d'importance à quelque chose que nous désignons dans le social comme déclin des Noms du Père.

Nous savons que les formes traditionnelles de l'interdit sont pour le moins dévalorisées. Mais que pouvons nous en penser?

Certains analystes s'en émeuvent. Cela se conçoit. Les formes cependant dans lesquelles ils le font peuvent parfois paraître appeler à un retour de l'ordre ancien.

D'autres en revanche vont jusqu'à dire, si je les comprends bien, que l'on gagnerait à se passer du patriarcat, c'est à dire, au fond, du père privé.

C'est le cas par exemple de Gérard Pommier avec qui j'ai eu l'occasion dialoguer ici même l'an dernier. Par exemple dans son livre *Les corps angéliques de la postmodernité*, il se réfère à ce thème d'un déclin des Noms-du-Père et de ses conséquences dans le social. Il ironise sur cette idée selon laquelle, sans pères, la société s'effondre. Mais non, dit-il, regardez bien, c'est seulement une idole qui quitte la scène. C'est Saint Nicolas, boucher exhibitionniste et tueur d'enfants, que dissimulait à peine le père Noël. Le voila le père qui s'en va. Rien de bien grave quand à notre social. Au contraire.

Alors comment est-ce que je me situe, moi-même, par rapport à ces deux points de vue que je caricature forcément un peu ici. La question c'est de savoir ce qui est indispensable pour qu'il y ait un tiers.

Je pense que le tiers c'est d'abord le langage et que l'on peut très bien concevoir que l'interdit se maintienne même si la place du père se transforme socialement.

Je dirai cependant qu'il ne faut pas oublier la fonction du père réel. Surtout si nous la posons à partir du séminaire V, et de ce que Lacan y souligne quant à l'assomption par le sujet de son identification sexuée.

Le troisième temps de l'Œdipe - insistons là dessus - c'est celui où se dégage au mieux le signifiant phallique comme tel. Or c'est peut-être sur lui que portent actuellement les questions.

Que le pater familias perde un peu de son importance pourquoi pas. Mais si le signifiant phallique est forclus, c'est beaucoup plus problématique...

D'ailleurs, et c'est là dessus que je terminerai, ce type de forclusion, ça a des effets qui sont sans doute assez précisément repérables dans la clinique.

Je vais vous dire tout de suite à quoi je pense plus particulièrement. Vous savez que les psychiatres, et certains psychanalystes, ont été préoccupés durant les dernières décennies par des cas qui leur semblaient ne pas rentrer très facilement dans le registre névrotique ou dans le registre psychotique.

Cela les a conduit à décrire ce qu'ils appellent des cas borderline, à la frontière donc de la névrose et de la psychose, voire de la perversion. Je ne vais évidemment pas traiter de cette question dans toute son extension. Généralement nous rappelons que pour nous ce qui fait la psychose c'est la forclusion du Nom-du-Père. Il y a ou non forclusion du Nom-du-Père. On n'est pas dans un entre deux.

Par ailleurs il est clair que cette catégorie des borderline est assez fourre-tout puisqu'elle inclut les troubles les plus divers, qui vont par exemple de l'impulsivité incontrôlable à la plus totale aboulie. Mais précisément, si on vient découper dans cet ensemble un peu fourre-tout on peut dégager des entités assez singulières.

Je pense notamment à certaines formes assez particulières de dépression. Il s'agit de cas qui semblent aller au delà des cas névrotiques, des cas où le sujet se présente comme incapable d'avoir le moindre goût à la vie.

Il ne désire rien, il n'investit rien, et parfois on se demande même ce qui le reconduit chez un analyste ou un thérapeute. Pourtant on ne retrouve pas chez lui d'éléments délirants comme dans le Cotard, ou même la mélancolie. Disons aussi que si la perte porte sur le moi lui-

même, ses manifestations n'envahissent pas tout et semblent ne pas exclure une symbolisation.

Eh bien je pense que dans des cas de ce type nous avons un moyen de concevoir ce qui est en question en repensant à la formalisation que Lacan donne de l'Œdipe, et en isolant le troisième temps comme tel.

Nous dirons alors que plutôt qu'une forclusion Nom-du-Père, donc une carence au niveau du symbolique, ce qui a fait difficulté c'est plutôt une carence du père réel.

Or cette carence elle me paraît favorisée par le discours contemporain. Ce n'est pas forcément bien vu, un homme qui assumerait d'avoir l'atout maître. Il est assez facilement taxé de machisme.

Or quel effet ça peut produire ce discrédit porté sur le père réel, sur celui qui a l'atout-maître? Je dirai que cela peut produire cette conséquence très négative pour le sujet : une sorte d'absence de vectorisation phallique.

C'est le phallus qui ordinairement donne au sujet une tonicité imaginaire. Eh bien ici cela disparaît et cela peut entraîner ces sentiments de vide absolu, ou encore des effets de dépersonnalisation. En tout cas dans plusieurs des cas de dépression grave dont j'ai eu à m'occuper, la carence du père réel était manifeste.

Voilà me semble-t-il des questions très actuelles. Il n'est pas impossible que nous ayons à penser une difficulté contemporaine de beaucoup d'hommes à fonctionner comme pères réels, et dès lors des effets assez répandus d'inhibition radicale du désir chez leurs enfants.

Bien sur, nous n'avons pas à croire que nous allons établir des déterminismes stricts, des déterminismes qui permettraient de déduire une certaine pathologie d'une configuration familiale, mais il est tout à fait vraisemblable que ces phénomènes soient tout à fait en rapport.

Voilà en tout cas ce que je souhaitais proposer aujourd'hui à votre discussion.